

La p'tite vie américaine *Short Cuts* de Robert Altman

Yves Rousseau

Numéro 71, février–mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23007ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rousseau, Y. (1994). Compte rendu de [La p'tite vie américaine / *Short Cuts* de Robert Altman]. *24 images*, (71), 73–73.

LA P'TITE VIE AMÉRICAINE

par Yves Rousseau

Après *The Player* et l'univers clinquant de la machine hollywoodienne, Robert Altman poursuit son exploration de la déliquescence américaine en adaptant au cinéma le monde décrit par la prose de Raymond Carver, un monde qui est aux antipodes de la matière d'un scénario hollywoodien à succès. Pas de héros corrompus ou incorruptibles, de coups de feu et de poursuites, pas de sentiments grandiloquents, de personnages plus grands que nature. Juste des Américains très très moyens, sans doute encore trop moyens pour une sitcom, même si on pense un peu à la télé en voyant *Short Cuts*. En fait, il n'y a pas vraiment d'histoire dans ce film qui dépeint davantage un climat de fin de siècle sans trop avoir l'air d'en parler, une vision douce-amère d'une certaine Californie des marges blanches du rêve américain.

Au départ, on a presque l'impression de suivre trois ou quatre «soaps» et deux films en même temps lors d'une soirée de zapping débridé, jusqu'à ce que lentement, une structure se dessine, dictée davantage par les élans des personnages que par la dramaturgie classique. Car les histoires que raconte *Short Cuts* sont bien plus des morceaux de vies que des événements signifiants. Carver est un écrivain qui part de la banalité pour accéder à l'inattendu, mais pas au sens où il y aurait suspense ou tension, simplement que ses histoires ne vont pas là où on les attendait. Le côté opaque que gardent les agissements des personnages est d'ailleurs longtemps entretenu par la fragmentation des récits. *Short Cuts* pourrait facilement être une dizaine de courts métrages réunis bout à bout qu'Altman aurait tailladés en petits morceaux, pour les monter dans un désordre spatial jubilatoire qui sied à son côté brouillon et superficiel, dans le meilleur sens du terme, car Altman filme les surfaces à merveille. Il travaille de l'exté-



Huey Lewis, Fred Ward et Buck Henry.

rieur, en observateur ironique. Il survole ses personnages un peu comme les hélicoptères survolent sans arrêt Los Angeles. La télé devient le coryphée qui scande l'action. Les héros ordinaires de Carver et Altman se croisent sans se reconnaître, mais nous les reconnaissons. Les scènes s'enchaînent par le biais d'une voiture qui heurte un enfant, une musique de jazz, un coup de téléphone. Entre ces ruptures, des plans longs, filmés au téléobjectif, souvent zoomés, recadrés, qui mettent en valeur un casting fabuleux. On aura reconnu le Altman de la veine de *Nashville* et *A Wedding* pour ne nommer que les plus connus, mais aussi quelques envolées du côté de personnages et de situations que n'aurait pas reniés John Cassavetes.

Mais le désordre apparent de *Short Cuts* trouve son sens et le collage devient fresque lorsqu'une nouvelle histoire intervient dans le récit le plus mélodramatique, celui du couple BCBG qui perd son enfant. Surgit à l'hôpital le grand-père déchu, Jack Lemmon, disparu de la cir-

culcation depuis des années qui réapparaît pour raconter une journée de sa vie, celle où tout a basculé, où il est devenu indigne à la fois aux yeux de son fils et de sa femme. Il aura fallu un hasard, une mauvaise coïncidence, un moment d'égarement pour que tout chavire. Puissance de l'évocation utilisée judicieusement. Concentration qui résume l'absurde de la destinée humaine. C'est le moment-clé, le pivot grâce auquel le film tout entier change de cap. C'est le moment où Altman quitte son masque d'ironie désabusée pour plonger dans l'émotion. C'est de toute beauté. ■

SHORT CUTS

États-Unis 1993. Ré.: Robert Altman. Scé.: Altman et Frank Barhydt d'après Raymond Carver. Ph.: Walt Lloyd. Mont.: Geraldine Peroni. Mus.: Mark Isham. Int.: Andie MacDowell, Bruce Davison, Julianne Moore, Matthew Modine, Anne Archer, Fred Ward, Jennifer Jason Leigh. 184 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Vivafilm.